

Chapitre 3

Le triomphe étonnant d'un agneau immolé

Apocalypse 12

«Maintenant le salut est arrivé, ainsi que la puissance, le règne de notre Dieu, et l'autorité de son Christ ; car il a été précipité, l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit. Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieus, et vous qui habitez dans les cieus. Malheur à la terre et à la mer ! car le diable est descendu vers vous, animé d'une grande colère, sachant qu'il a peu de temps.»

Apocalypse 12:10-12

QUAND MON FILS AVAIT TROIS ANS, JE LUI DEMANDAI UN JOUR : «Nicolas, dis-moi d'où viennent tes beaux grands yeux bleus ?» Il me répondit alors sans hésiter, comme seul peut le faire un enfant de trois ans : «C'est Dieu qui me les a donnés.» Bien sûr, il avait raison. Il est à présent dans un régiment de fusiliers marins, une armoire à glace de près de deux mètres. Si je lui posais la même question aujourd'hui, je suppose qu'il pourrait me faire la même réponse, mais il est plus probable qu'il

me réponde : «J'ai des yeux bleus parce que toi et maman, bien que n'en ayant pas ni l'un ni l'autre, devez avoir le gène récessif auquel la couleur de mes yeux est liée.»

Quelle est la réponse juste ?

Elles sont toutes deux aussi justes l'une que l'autre.

Mais, laquelle est la plus fondamentale ?

Qu'est-ce qui entraîna la chute désastreuse de Jérusalem et du royaume de Juda en 587 avant Jésus-Christ ?

On peut mentionner plusieurs facteurs : l'ascension de Babylone au rang de superpuissance ; l'esprit de conquête du roi Nebucadnetsar ; le déclin de la dynastie davidique ; l'orgueil, l'arrogance et la navrante stupidité d'Ézéchias, le roi judéen qui, quelques générations plus tôt, avait étalé toute la richesse de son royaume sous les yeux des émissaires babyloniens ; la bêtise criminelle du roi Sédécias qui rejeta les avertissements du prophète Jérémie ; les péchés du peuple juif qui finirent par leur attirer le jugement de Dieu.

Ou encore, on pourrait simplement répondre que Dieu en fut la cause.

Quelle est la réponse juste ? Elles sont toutes également justes.

Laquelle est la plus fondamentale ?

D'où venaient les malheurs de Job ? Là encore, on peut donner diverses réponses : les Sabéens, les Chaldéens et leurs troupes de pillards ; les forces naturelles telles que le vent violent qui abattit la maison sur les enfants de Job et les tua tous ; le deuil ; la maladie dont Job souffrit, assis dans la cendre à se gratter avec un tesson ; une femme acariâtre ; le mauvais réconfort apporté par des amis insensibles et théologiquement ignares.

Ou encore, on pourrait simplement répondre que Satan en était la cause. On pourrait même dire que ces malheurs venaient de Dieu, car après tout, Satan ne peut pas outrepasser les limites que Dieu lui impose.

Quelle est la réponse juste ?

Encore une fois, elles sont aussi justes l'une que l'autre.

Toutefois, laquelle est la plus fondamentale ?

Qu'est-ce qui, au cours des dernières décennies, a causé le plus de souffrances à l'Église ? Évidemment, les réponses vont varier énormément selon l'endroit dont on parle. En Chine, par exemple, le totalitarisme marxiste du gouvernement se manifeste parfois par des actes de répression contre les chrétiens dans certaines régions. Il est certain que les croyants chinois ont souffert de ces mesures répressives, en particulier à l'extérieur des zones économiques spéciales.

Par contraste, dans plusieurs régions de l'Afrique subsaharienne, l'Église se heurte aux mentalités tribales et aux guerres intestines qu'elles provoquent et qui se terminent parfois en d'horribles bains de sang. Ce sont des reliquats de l'époque coloniale qui traça des frontières par souci de commodité pour les puissances étrangères sans tenir compte des affinités entre les tribus. L'incapacité de ces pays à établir des gouvernements stables, qui ne soient pas renversés au bout de quelques années par le nouveau mouvement tribal ou par un coup d'État militaire, démontre l'absence de solides traditions juridiques et constitutionnelles, sans parler d'un manque criant de dirigeants compétents.

L'urbanisation rapide des populations et l'accès à l'éducation de niveau supérieur dans plusieurs pays d'Afrique ont aussi présenté des défis pour l'Église. On entend souvent dire que «le banc des fidèles est plus élevé que la chaire du prédicateur.» Autrement dit, on trouve maintenant dans les zones urbaines d'Afrique une nouvelle génération qui a étudié à l'université, alors que bon nombre des pasteurs n'ont qu'une éducation de niveau primaire associée à une formation biblique des plus rudimentaires.

Le problème endémique du sida affecte profondément aussi l'Église d'Afrique avec ses quelque douze millions d'Africains infectés par le virus.

Dans certains villages d'Ouganda et de Tanzanie, des populations entières, allant de 15 à 65 ans, ont été décimées. Il y a quelque temps, j'étais à Soweto, en Afrique du Sud, où les pasteurs célèbrent souvent sept ou huit funérailles par semaine pour des victimes du sida. On pourrait encore mentionner la sécheresse au Sahel. Plus graves encore sont les tensions croissantes générées par les militants islamistes dans les États limitrophes comme le Soudan, le Nigeria et l'Érythrée. Bref, les chrétiens d'Afrique, bien que très nombreux, manquent de leadership solide, de formation et de vision pour l'avenir.

Qu'en est-il de l'Église d'Occident ? Elle est aux prises avec une série de problèmes d'un tout autre ordre. On y trouve, malgré la récession, une grande prospérité matérielle à laquelle se conjugue (du moins dans certaines régions) une pauvreté consternante, voire effarante. Le rythme effréné de la vie nous force souvent à mettre de côté ce qui compte vraiment : l'urgent écarte l'important ; le logiciel supplante l'essentiel. Les médias influencent profondément notre façon de penser, que nous le voulions ou non. Ils nous divertissent, nous amusent ou, ironiquement, nous ennuiant pendant que les agences de publicité définissent notre identité au moyen d'objets aussi nombreux que variés, mais qui n'ont aucune sorte de valeur à portée éternelle. Les sociétés nouvellement sécularisées tolèrent encore la religion pourvu que celle-ci ne prenne pas trop d'importance : même la foi chrétienne se confine désormais à la sphère de la vie privée. Il est difficile d'imaginer qu'il y a à peine cent vingt ans (fin des années 1800), on câblait le texte des sermons de Charles Spurgeon de Londres à New York en vue de leur publication dans l'édition du lundi matin du *New York Times*. Les gens voulaient lire le sermon complet de Spurgeon en prenant leur petit-déjeuner du lundi !

Difficile à imaginer, n'est-ce pas ? En ce qui concerne les habitudes de lecture, il y a à peine un siècle, on trouvait littéralement des centaines de petites maisons d'édition qui publiaient des livres de poésie. Difficile à croire, n'est-ce pas ? À l'époque, les gens s'installaient confortablement

pour lire des poèmes comme, de nos jours, ils allument la télé pour regarder leur émission favorite. De nos jours, les conversations portent sur l'économie, la politique, le sport, les affaires internationales, ainsi que sur les têtes d'affiche des médias qui sont importantes du seul fait qu'elles sont des têtes d'affiche médiatisées. *Mais les conversations portent rarement sur la vérité, l'intégrité ou Dieu. Si elles le font, elles ne portent pas vraiment sur Dieu, mais sur ce que diverses personnes disent des personnes qui parlent de Dieu.*

Il y a un siècle et demi, on ne pouvait pas aborder un sujet à l'échelle nationale sans qu'il soit question de la providence divine et de l'action de Dieu dans l'Histoire. Aujourd'hui, une telle mention semble vieux jeu et pour le moins déplacée. Nombreux sont ceux qui ont appris que, dans le domaine religieux, la seule opinion erronée est celle selon laquelle une autre opinion est erronée. La seule hérésie possible est de croire en l'existence de l'hérésie.

Ajoutons à ces tendances sociales l'indifférence morale et théologique et l'absence de la prière dans la vie de beaucoup de croyants et d'églises, et il est facile de voir qu'un malaise profond a envahi la société occidentale. Et l'Église en souffre énormément.

J'ai parlé des maux qui affligent l'Église occidentale, mais avez-vous remarqué selon quels points de vue je les ai décrits ? D'un point de vue sociologique, historique, existentiel, démographique, économique, psychologique, médical ou autre. J'ai parlé des difficultés que traverse l'Église simplement en décrivant ce qui se produit, en rapportant les circonstances extérieures. Je n'ai nullement fait mention du diable – ni de Dieu.

Je ne veux certainement pas laisser entendre que les analyses sociologiques ou démographiques ne révèlent rien d'utile. Au contraire, ce type d'approches est très utile, non seulement pour les missionnaires qui servent dans d'autres pays, qui doivent apprendre la langue et connaître les usages et les mœurs des gens (leurs habitudes, leurs préjugés, leur sens de l'humour, etc.), mais aussi pour nous qui voulons comprendre

notre propre culture, en particulier quand celle-ci est en mutation de plus en plus rapide.

En plus des catégories sociologiques telles que les générations du milieu du siècle dernier, ainsi que les nouvelles, la plupart des grandes villes ont maintenant des populations d'appartenance ethnique diverse, de couches sociales ou économiques différentes, etc. Il est sans doute utile de savoir ce que pensent et croient les étudiants des universités avant de leur annoncer l'Évangile. Donc, ce type d'analyse ne manque pas de pertinence et sera toujours très valable.

Cependant, si toutes nos *analyses* se réduisent à des points de vue d'ordre temporel, nous risquons fort que nos *solutions* soient aussi du même ordre. Celles que nous proposerons sur le plan sociologique seront superficielles parce que nous n'aurons pas examiné de façon approfondie toutes les données du problème ni tenu compte de la tension cosmique qui existe entre Dieu et le diable. Pour tout dire, il semble que nous n'ayons pas vraiment besoin de Dieu. Il pourrait s'en aller sans que nous nous en apercevions. Après tout, nous contrôlons la situation : nos analyses sont quantifiables.

En Apocalypse 12, l'apôtre Jean offre un aperçu des problèmes auxquels l'Église est confrontée selon le point de vue de Dieu. Il emploie un genre littéraire appelé «l'apocalyptique» qui semble très étrange aujourd'hui parce qu'il n'est plus en usage (il était assez répandu dans les milieux juifs et chrétiens dans les six siècles autour de la venue de Christ, et on en trouve des traces bien avant cette période). La littérature apocalyptique regorge de symboles et de métaphores hauts en couleur, au moyen desquels les auteurs décrivent les situations des êtres humains d'un point de vue céleste. Si j'ai bien compris notre passage, Dieu y livre une analyse profonde des difficultés et des souffrances auxquelles l'Église fait face, puis il indique comment rester fidèle.

Les chapitres 12 à 14 constituent une division importante du livre de l'Apocalypse. Ils marquent une pause majeure avant la manifestation

finale de la colère de Dieu dans les sept plaies du chapitre 16. Jean y explique la cause profonde de l'hostilité et des souffrances auxquelles l'Église fait face. Il s'agit de la fureur de Satan qui se déchaîne contre l'Église. Si vous ne concevez pas que Satan puisse être transporté de fureur, vous ne comprendrez pas ce qui est en train de se produire au sein du christianisme contemporain.

Les circonstances qui amènent la fureur de Satan

Apocalypse 12:1-9

Dans sa vision, Jean voit apparaître un grand signe dans le ciel. Comme ailleurs dans le livre de l'Apocalypse et parfois dans l'Ancien Testament, le mot «signe» désigne ici une représentation ou un tableau qui, de quelque façon, symbolise la consommation finale. Le signe représente «une femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête» (v.1). Quelle vision !

Qui est cette femme ? Au cours de l'histoire de l'Église, certains interprètes ont suggéré qu'il s'agissait de Marie, parce qu'il est dit qu'elle enfante «un fils, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer» (v.5). Ce fils est sans aucun doute Jésus. Mais la femme ne peut être Marie, comme on le voit plus loin au verset 17 (dans la littérature apocalyptique, l'auteur donne souvent la signification d'un nouveau symbole plus loin dans le texte) : «Le dragon fut irrité contre la femme, et il s'en alla faire la guerre au reste de sa postérité, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui retiennent le témoignage de Jésus.»

Dans ce contexte, il ne peut s'agir de Marie. La femme du verset 1 représente la communauté messianique prise dans son ensemble, à la fois sous l'ancienne et la nouvelle alliance. Tout comme Israël sous l'ancienne alliance représentait symboliquement la mère du peuple de Dieu (cf. Ésaïe 54:1 «Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantas plus !» – ici, le prophète s'adresse à Sion, c'est-à-dire Jérusalem), de même la Jérusalem

céleste est notre mère sous la nouvelle alliance : «la Jérusalem d'en haut est libre, c'est notre mère» (*Galates 4:26*). Le Messie naît de cette mère, de cette femme, de cette communauté messianique. Dans la vision de Jean, cette dernière donne naissance à l'enfant, puis elle continue à vivre et le dragon persécute ses enfants (*v.17*). Dans la période qui suit l'œuvre de la croix, ce sont les chrétiens qui forment cette communauté.

La femme est «enveloppée du soleil» (*v.1*) ; elle respandit de lumière. La lune sous ses pieds symbolise la domination. La «couronne de douze étoiles sur sa tête» évoque probablement les douze tribus d'Israël dans l'ancienne alliance et les douze apôtres de la nouvelle alliance, ce qui signifie la plénitude du peuple de Dieu. (Jésus établit un rapport entre ces deux groupes de douze en *Matthieu 19:28*.)

Mais l'élément important de la scène est que la femme «était enceinte, et elle criait, étant en travail et dans les douleurs de l'enfantement» (*v.2*). D'autres descriptions semblables présentes ailleurs ont donné naissance à l'expression «les douleurs d'enfantement du Messie». Ce ne sont pas celles qu'il éprouva lui-même, mais plutôt celles que ressent la communauté messianique en lui donnant naissance. Ces sentiments s'inspirent des images et des réalités de l'Ancien Testament. Par exemple, *Ésaïe 26:17* :

«Comme une femme enceinte, sur le point d'accoucher,
Se tord et crie au milieu de ses douleurs,
Ainsi avons-nous été, loin de ta face, ô Éternel !»

Ainsi, avant la venue du Messie, on comprenait que le peuple de Dieu (la femme d'Apocalypse 12) allait souffrir les douleurs de l'enfantement. Enceinte, elle est en travail et attend la naissance du Messie à venir.

En résumé, la communauté de l'ancienne alliance enfante le Messie puis elle continue à exister une fois qu'il est venu. Elle demeure ainsi liée à la nouvelle (*Apocalypse 12:17*). Les premiers versets du chapitre 12 offrent donc une vision du véritable Israël, la communauté messianique,

en proie aux douleurs de l'enfantement du Messie. C'est le premier signe ou tableau.

Le second représente un grand dragon rouge feu (v.3). Si on se demande ce que cela symbolise, le verset 9 donne la réponse : «Le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre.» Dragon, Léviathan, monstre des profondeurs sont autant de symboles pour tout ce qui s'oppose à Dieu, et parfois pour le diable lui-même. Il arrive que ces créatures représentent des entités historiques. Par exemple, le dragon ou Satan est associé à l'Égypte en lien avec l'exode (*Psaume 74*), à l'Assyrie ou à Babylone (*Ésaïe 27*), au pharaon d'Égypte (*Ézéchiel 29*) et même à l'apôtre Pierre.

On se rappelle le contexte de l'incident où Jésus reprend Pierre. Le Seigneur demande aux disciples : «Qui suis-je au dire des hommes, moi, le Fils de l'homme ?» (*Matthieu 16:13*) Pierre, mû par une inspiration d'origine divine, répond : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant» (v.16). Jésus reprend la parole : «Tu es heureux, Simon, fils de Jonas ; car ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais c'est mon Père qui est dans les cieux» (v.17). À partir de cet instant, Jésus se met à leur parler en termes clairs de sa mort prochaine et de sa résurrection.

Mais ce discours ne cadre pas avec les vues de Pierre sur le Messie. Selon sa compréhension des choses, un Messie crucifié est une expression essentiellement contradictoire. Conforté par la louange du Maître pour sa bonne réponse la première fois, Pierre pense de nouveau avoir trouvé le mot juste : «À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas» (v.22). Il se refuse à croire que le Messie doive mourir, mais Jésus se retourne brusquement et lui dit : «Arrière de moi, *Satan* !» (v.23) Il n'est certainement pas en train de dire que Pierre a perdu l'esprit et que Satan en a pris le contrôle (c'est-à-dire qu'il est possédé par le démon). Jésus veut plutôt dire que Pierre exprime sa *propre* pensée à *lui*. L'apôtre fait part de son opinion, laquelle, pense-t-il, est le fruit d'une mûre réflexion. Mais elle reflète surtout son manque flagrant de jugement. Sa pensée est diabolique

et totalement erronée parce qu'elle ne conçoit pas que le Messie puisse aussi être le Serviteur souffrant. Dans ce sens, la voix qui s'exprime par la bouche de Pierre est celle de Satan. La pensée de l'apôtre est le résultat de l'œuvre d'aveuglement, de séduction et de destruction du diable. Son opinion est fondamentalement erronée alors qu'elle aurait dû être juste. Satan est à l'œuvre dans son esprit de la même façon qu'il l'était dans celui des grands de l'Égypte, de l'Assyrie, de Babylone, et de la même façon qu'il l'est encore de mille et une manières de nos jours.

Satan est appelé un «dragon rouge feu» (*Apocalypse 12:3*), le rouge symbolisant presque certainement le sang, du fait qu'il est un être meurtrier par essence. L'image reflète les paroles de Jésus : «Il a été meurtrier dès le commencement» (*Jean 8:44*). L'humanité tout entière est tombée dans la mort par suite de ses œuvres.

Le dragon a «sept têtes» (*v.3*). La littérature apocalyptique amalgame souvent les images : sept têtes, dix cornes, sept diadèmes. Manifestement, la distribution des dix cornes sur les sept têtes est pour le moins inégale ! Ce n'est pas une image à prendre au pied de la lettre. Tout comme les têtes multiples du Léviathan dans le Psaume 74:13, les «sept têtes» désignent le pouvoir universel du dragon ; il «séduit toute la terre» (*v.9*).

Les cornes symbolisent habituellement des rois ou des royaumes, un pouvoir terrifiant et une autorité royale. L'image rappelle celle des quatre bêtes de Daniel 7.

Les diadèmes sur les têtes du dragon ne sont pas des couronnes de victoire, mais les marques d'un pouvoir usurpé contre celui «qui doit paître les nations avec une verge de fer» (*v.5*), le Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

La queue du dragon «entraînait le tiers des étoiles du ciel, et les jetait sur la terre» (*v.4*). Cette image ne représente pas les modèles cosmologiques erronés de l'Antiquité auxquels les auteurs bibliques avaient adhéré par ignorance profonde de la vérité scientifique. Il s'agit plutôt d'une métaphore apocalyptique issue de la poésie hébraïque pour exprimer que la

nature tout entière participe aux événements de l'Histoire. Lorsque les circonstances sont heureuses, les montagnes dansent et les arbres battent des mains. À l'inverse, lorsqu'elles sont défavorables, les étoiles tombent du ciel et le désordre règne dans la nature. C'est exactement ce qui se produit ici. Satan est sur le point de tenter une manœuvre absolument catastrophique. Il agite donc sa queue et le tiers de l'univers s'effondre. La figure s'inspire de Daniel 8:9,10.

Qu'est-ce que Satan veut faire ? La scène est horriblement choquante. Le dragon se tient devant la femme, qui est couchée ou accroupie en train d'accoucher, se tordant de douleurs alors qu'elle pousse pour donner naissance à son enfant. Cet infâme dragon attend que l'enfant sorte de la mère pour le dévorer (v.4). La scène a pour but de choquer : elle exprime la fureur implacable de Satan contre le Messie qui vient.

Où ces événements se sont-ils produits dans l'Histoire ? Le premier bain de sang à la venue de Jésus est survenu dans le petit village de Bethléhem – le massacre des enfants innocents par la main d'Hérode qui tentait d'écarter la menace que l'enfant Jésus constituait pour son trône. Averti par Dieu dans un songe, Joseph s'était enfui en Égypte pour sauver l'enfant Jésus et, enflammé de colère, Hérode «envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethléhem et dans tout son territoire» (*Matthieu 2:16*).

Plus tard, Satan manifeste sa fureur contre Jésus en le tentant au désert. Sa fureur s'exerce contre l'Église chaque fois qu'il la prend pour cible de ses tentations. Sa colère revient par exemple lorsque les habitants de Nazareth essaient de précipiter Jésus en bas d'une falaise ou que d'autres cherchent à le lapider. Il pourchasse Jésus et veut le détruire par tous les moyens. Derrière chacune de ces tentatives se trouve le dragon rouge feu, et derrière lui se dessine Dieu lui-même, qui poursuit ses desseins, même dans la mort de son Fils afin d'accomplir notre rédemption.

Cependant, Apocalypse 12 ne dit rien du triomphe de Jésus, non pas que l'auteur ne s'intéresse pas à la question, mais il a déjà introduit ce

sujet aux chapitres 4 et 5. La magnifique vision de ces chapitres fournit le cadre interprétatif de l'ensemble du livre. Nous y lisons que Christ (l'enfant mâle) est seul digne d'ouvrir le livre qui se trouve dans la main droite de Dieu, afin de mettre à exécution les desseins divins en ce qui concerne le jugement et la bénédiction. Il est à la fois le Lion et l'Agneau, le roi souverain et le sacrifice sanglant, l'héritier du trône de David et celui que l'on voit au milieu du trône. À cause de la guerre de Satan contre le Messie, des hommes et des femmes de toute langue, de toute tribu, de tout peuple et de toute nation reçoivent la rédemption. Des multitudes innombrables s'assemblent autour du trône et de l'Agneau pour chanter un cantique nouveau d'adoration, d'actions de grâces et de louange.

En Apocalypse 12, nous passons immédiatement de la naissance de Jésus à son ascension. Nous survolons sa vie tout entière, son ministère, sa mort, sa résurrection et son ascension en deux lignes : «[Il] doit paître toutes les nations avec une verge de fer» (v.5). L'enfant mâle, Jésus, voit le jour et est enlevé au ciel. Autrement dit, ce passage ne met pas l'accent sur sa victoire (qui est présumée), mais sur ce qui arrive à la femme et à ses enfants, ceux qui sont laissés en arrière. Ce sont les chrétiens, les membres de la communauté messianique, le peuple de Dieu, l'Église de Jésus-Christ rachetée par son sang. Dans la période de l'Histoire qui suit l'œuvre de la croix, ils sont décrits comme «ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui retiennent le témoignage de Jésus» (v.17). L'accent du passage porte entièrement sur la femme (la communauté messianique).

Elle s'enfuit dans le désert pendant 1 260 jours (v.6). Deux points de grande importance méritent notre attention dans ce verset : la signification du désert et celle des 1 260 jours.

La signification du désert

La communauté messianique – l'Église – s'enfuit dans le désert. Quel sens cette phrase avait-elle pour le lecteur du premier siècle ?...